

# De Beauvoir à #MeToo

Par DOAN BUI et MARIE VATON

*Simone de Beauvoir aurait-elle tweeté #MeToo ? Quand la philosophe sort “le Deuxième Sexe”, en 1949, c’est un scandale mondial. Suivra le “Manifeste des 343” publié par “le Nouvel Observateur” en 1971, qui débouchera sur la loi Veil. Et sur celle, en 1980, qui reconnaît le viol comme un crime. A l’automne 2017, l’affaire Weinstein enflamme les réseaux sociaux. Récit de soixante-dix ans de luttes féministes*



▼ Simone de  
Beauvoir, en 1945.



▲ Manifestante  
lors d'un  
rassemblement  
organisé par  
l'association Me Too  
- Moi aussi Paris,  
en janvier dernier,  
place de la  
République.

AVEC

franceinfo:

**L**e féminisme est-il une maladie ? Il est parfois intéressant d'aller regarder l'étymologie des mots. C'est là que l'on découvre, médusées, que c'est dans le vocabulaire médical que le mot « féminisme » a fait pour la première fois son apparition à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il désignait une maladie stoppant la croissance de jeunes patients masculins tuberculeux : fascinante métaphore de la castration. Ah, ces féministes... Cela fait plus d'un siècle qu'on les soupçonne de vouloir émasculer les hommes ! Dumas Fils, l'un des premiers à utiliser le terme dans son essai « l'Homme-Femme », les critiquait déjà, ironisant sur leur volonté d'obtenir l'égalité : « *La preuve qu'elle* ➔ »

➔ *n'est pas aussi forte que l'homme, c'est qu'elle se plaint sans cesse que l'homme est plus fort qu'elle. Si la nature a donné la force à l'homme, c'est pour qu'il s'en serve.* » Simone de Beauvoir ? Avec « le Deuxième Sexe », sorti en 1949, Camus lui reproche d'avoir « *déshonoré le mâle français* ». Tandis que Mauriac la fustige : « *Nous avons atteint les limites de l'abjection. C'est l'ipéca qu'on nous ingurgitait quand nous étions enfants, pour nous faire vomir.* » Attaquée aussi bien par les femmes que par les hommes pour avoir décrit de façon clinique le corps des femmes et décortiqué les mécanismes de la domination masculine à travers les âges, Simone de Beauvoir s'en amusait : « *J'étais une pauvre fille, une névrosée, une refoulée, une déshéritée, une virago, une mal baisée, une aigrie bourrée de complexes d'infériorité à l'égard des hommes.* »

Vingt-deux ans plus tard, en 1971, le Castor rédige avec son amie, l'avocate Gisèle Halimi, le « Manifeste des 343 », que publiera « le Nouvel Observateur » : scandale. Devant le procès de Bobigny, où Halimi défend une femme qui a avorté, on crie, on hue, on manifeste... Pourtant, tout cela débouchera sur la loi Veil en 1975. C'est à cette même violence que les militantes seront confrontées lors des débats pour que le viol devienne un crime, passible des assises en 1980. La notion de consentement est alors au cœur des discussions. « *On nous traitait, nous les féministes, de réacs, de puritaines* », se souvient l'écrivaine Leïla Sebbar. Mais aussi d'« *hommages* », de lesbiennes, d'hystériques, de foldingues... Comme ces suffragettes qui s'enchaînaient durant l'entre-deux-guerres, aux grilles du Luxembourg, devant le Sénat, réclamant le droit de vote.

2017. Près de cinquante ans après le « Manifeste des 343 », c'est une autre parole collective de femmes qui émerge. Sous les hashtags #MeToo ou #Balance ton porc, en France, elles sont des dizaines de milliers à avoir raconté les humiliations et agressions du quotidien, une parole – enfin – écoutée, qui se traduit aussi par des actes : sur le dernier trimestre, on a constaté une hausse de 30% des plaintes pour agression sexuelle ou viol. « *C'est un événement historique.* »

## “#MeToo est un événement historique. Dans la lignée du combat pour l'émancipation.”

MICHELLE PERROT,  
HISTORIENNE

*Qu'il faut penser dans la lignée du combat pour l'émancipation, les suffragettes, la sortie du “Deuxième Sexe”, la légalisation de l'avortement, la contraception. Et, là aussi, qu'est-ce qui est au cœur des questionnements ? Le corps des femmes. Leur volonté à disposer de leur corps comme elles l'entendent. Ou pour reprendre le slogan des années 1970, “our bodies, ourselves”, notre corps, nous-mêmes », constate l'historienne Michelle Perrot (voir p. 28). Quatre mois après l'affaire Weinstein, #MeToo continue de nourrir les débats. A la maison, au travail (et même à « l'Obs » !), en famille, entre amis, en couple, on raconte, on discute, on s'engueule. Consentement, désir, séduction, harcèlement : #MeToo met tout sur la table. Alors, bien sûr, ça interpelle, ça fascine, ça dérange. Comme toujours, la parole féminine scandalise. Comme si la société n'avait pas rompu avec Rousseau, qui disait que « toute femme qui se montre se déshonore ».*

### LE MYTHE DE LA FEMME FRANÇAISE

#MeToo bouscule d'abord les hommes. Partagés entre les sceptiques plus ou moins muets – Frédéric Beigbeder a évoqué le « *plus grand mouvement de délation depuis l'Occupation* », Michael Haneke a fustigé « *la chasse aux sorcières* » et un « *puritanisme empreint d'une haine des hommes* » – et les supporters revendiqués, qui ont signé la tribune « #Wetoo » lancée par l'essayiste Raphaël Glucksmann et le réalisateur Michel Hazanavicius. Les femmes ? Elles sont enthousiastes... ou effarées. La désormais célèbre tribune défendant « *la liberté d'importuner* », signée par Catherine Deneuve, Catherine Millet et d'autres dans « le Monde », dénonçant « *un climat totalitaire* » et « *le retour du puritanisme* », a créé un débat mondial. Et relancé la mode du french bashing.

Récemment, la célèbre émission « Saturday Night Live » mettait en scène dans un sketch parodique Catherine Deneuve et Brigitte Bardot (qui a récemment expliqué, elle aussi, qu'elle trouvait le mouvement #MeToo « *hypocrite, ridicule et sans intérêt* »). On voyait la fausse Deneuve répéter « *nous sommes des femmes françaises* », tandis qu'une Bardot émé-

1791

Olympe de Gouges réclame l'égalité politique entre hommes et femmes dans sa « Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne ». Elle est guillotinée deux ans plus tard.

1792

L'Assemblée législative vote la première loi française sur le divorce par procédure simple, sans juge. Résultat : un mariage sur trois est dissous à Paris.

1909

Création du congé maternité de huit semaines, non rémunéré. Le port du pantalon cesse d'être un délit pour une femme quand elle tient un guidon de vélo ou les rênes d'un cheval.

1949

Publication du « Deuxième Sexe » de Simone de Beauvoir. D'après elle, « *on ne naît pas femme, on le devient* ».

1944

L'ordonnance du 21 avril accorde le droit de vote aux femmes françaises.



chée s'écriait: « Libérez Harvey Weinstein! Si les femmes ont deux seins, c'est pour que les hommes les attrapent par là, c'est la nature! » Rires de l'audience. « Aux Etats-Unis, il y a tout un mythe de la femme française, c'est un filon éditorial! Comment élever ses enfants comme une femme française, comment rester mince comme une femme française, comment s'habiller comme une femme française. Alors, là, c'est le retour de bâton! » decode Rachel Donadio, correspondante pour le magazine « The Atlantic » pour qui opposer un puritanisme anglo-saxon et une séduction à la

▲ Manifestation pour le droit de vote des femmes, dans les années 1930, à Paris.

française est aujourd'hui « complètement dépassé ». Elle s'étonne de l'extrême « prudence » hexagonale où « très peu d'hommes puissants ont été accusés »: « Quand j'entends des choses comme "c'est parce que chez nous, il n'y a pas de Weinstein", je ris! J'ai l'impression qu'ici, les femmes se disent qu'il faut faire avec. » « Se débrouiller » comme dirait Christine Angot. Comme s'il y avait une fatalité à se faire importuner dans nos sociétés latines et judéo-chrétiennes. Comme si le postulat beauvoirien qu'« on ne naît pas femme, on le devient » était devenu caduc. ➤

## 1965

La loi autorise les femmes à travailler sans l'accord de leur mari, à gérer leurs biens librement et à ouvrir un compte à leur nom.

## 1971

Sous l'impulsion du Mouvement de Libération des



Femmes, créé en 1970, «le Nouvel Observateur» publie le «Manifeste des 343», pétition appelée des «343 salopes» signée par 343 femmes déclarant avoir recouru à l'avortement, alors sévèrement puni par la loi.

## 1974

Après de très houleux débats, l'Assemblée nationale adopte la loi Veil sur l'interruption volontaire de grossesse par 277 voix contre 192.

## 1980

Le retentissant procès de deux touristes violées à Marseille, en 1978, défendues par l'avocate Gisèle Halimi fait naître une loi qui reconnaît pour la première fois le viol comme un crime.

## 2000

Après la loi de 1972 sur l'égalité des salaires, la parité s'impose aux partis politiques, qui doivent présenter le même nombre de candidats et de candidates aux élections.

➔ Drôle de retournement ! Dans les années 1960-1970, la France était à l'avant-garde du féminisme. Et Simone de Beauvoir, la maîtresse à penser de toute une génération d'intellectuelles américaines pionnières des *gender studies* (études sur les genres). Le « Manifeste des 343 » ? Deneuve, incarnation si glorieuse de la femme française, l'avait justement signé... Et voilà que la « tribune des 100 » vient rebattre toutes les cartes.

### ÉNIÈME GUERRE FÉMINISTE ?

De quoi s'agit-il ? D'une nouvelle « guerre » dite générationnelle entre une « vieille » garde réac et de jeunes amazones « féminazies » ? Pas vraiment. Question « radicalisme », les militantes qui ont connu le Mouvement de Libération des Femmes (MLF) dans les années 1970 n'ont rien à envier à la génération décomplexée des trentenaires d'aujourd'hui. « Vous venez d'insulter une femme. Suite au traitement chimique effectué sur cette carte, votre bite va se désintégrer dans les trois jours. » Voilà le genre de cartes que fabriquaient les militantes. « On les distribuait aux harceleurs de rue. Parfois, des types étaient tellement prétentieux qu'ils croyaient que je leur donnais mon numéro », en rigole encore Judith Ezekiel. « Ceux qui s'émeuvent de la vulgarité de #Balance-tonporc me font bien rire », commente Martine Storti, féministe et ancienne journaliste à « Libération ».

▼ Marie-Claire Chevalier (à droite) et sa mère, avec Michel Rocard et leur avocate Gisèle Halimi, à la sortie du tribunal de Bobigny, en 1972. La jeune femme avait avorté clandestinement après un viol.

Manifs, meetings, lobbyings... « Ce qui se passe aujourd'hui avec le harcèlement sexuel n'est que la suite logique de la mobilisation sur le viol des années 1970. Nous avons préparé le terrain ! », explique Suzy Rojzman, porte-parole du Collectif national pour les Droits des Femmes et ancienne du MLF. Du côté des signataires de la « Deneuve Tribune », comme l'appellent les Anglo-Saxons, on retrouve aussi toutes les générations. Mais sans le label « féministe ». Pour la trentenaire Peggy Sastre, l'une des coauteures, « il n'y a pas de domination masculine. Alors, vraiment, s'il s'agit de dénoncer le patriarcat, bof, non, je ne suis pas féministe ». Quant à l'écrivaine Catherine Millet, auteure du sulfureux « la Vie sexuelle de Catherine M. », héritière de la génération des soixante-huitards, elle raconte que « le MLF, ce n'était vraiment pas ma tasse de thé. Je ne suis pas plus solidaire des femmes que des hommes ». Pas un brûlot féministe, donc, la « tribune des 100 »... Mais tout simplement un point de vue de quelques femmes sur d'autres femmes : « Ce qu'elle exprime n'est rien d'autre qu'une somme d'individualités. D'où toutes ces prises de paroles parfois contradictoires, ces mises à distance », relève l'historienne Michelle Perrot. « Il y a depuis toujours une espèce d'héroïsme et de supériorité de la part d'une catégorie de femmes à vouloir s'extraire de la masse et à réagir de manière individualiste à une oppression masculine, alors que c'est tout l'esprit des



*luttons féministes de lutter collectivement*, analyse la sociologue des genres Christine Delphy. *Au fond, l'esprit de cette tribune infuse un mépris inouï.* »

Les « catherinettes » ont su cependant chatouiller la France là où elle était sensible : dans sa conviction qu'elle reste « unique ». Ah, l'« exception française » ! C'était la théorie développée par Mona Ozouf, spécialiste de la Révolution, qui, dans « les Mots des femmes. Essai sur la singularité française », ouvrage publié en 1995 mais qui « infuse » encore, expliquait que le féminisme « radical » à l'américaine n'avait trouvé que peu d'écho en France à cause de notre fameux modèle, un savant mélange de séduction et de galanterie, signant une harmonieuse entente entre les sexes. Un héritage des Lumières, des salons de Madame de Staël ou de Madame du Deffand, amie intime de Voltaire, ou de George Sand, qui écrivait ses romans tout en se tenant soigneusement à l'écart de la « chose politique ». Les Françaises n'obtiendront d'ailleurs le droit de vote qu'en 1944, bien après les Anglaises et les Allemandes (1918), les Américaines (1920) ou les Turques (1923). « *Les signataires de la tribune sont héritières de cette mouvance-là, qui refuse finalement de réclamer l'égalité homme-femme. Ce sont les mêmes qui s'érigeaient contre la parité. Aujourd'hui, elles refusent totalement que cette notion d'égalité s'aventure dans la sphère privée. Alors que ce sont des questions politiques* », commente la philosophe Geneviève Fraisse.

## “L'esprit de la 'tribune des 100' infuse un mépris inouï.”

CHRISTINE DELPHY,  
SOCIOLOGUE

▼ Simone Veil, défendant son projet de loi pour l'avortement, à l'Assemblée nationale, en 1974.

Alors #Metoo, une énième « guerre » des féministes, entre des radicales, éperdues dans leur « haine des hommes » et des modérées, comme certains ont voulu le présenter ? Et si parler de « guerre » était tout simplement une façon d'évacuer les questions qui fâchent ? Beauvoir écrivait : « *Si la question des femmes est si oiseuse, c'est que l'arrogance masculine en fait une querelle.* » Plus crûment, Ovidie, militante féministe pro-sexe et ex-actrice porno, disait il y a quelques semaines dans « l'Obs » : « *On débat, on fait des tribunes et pendant ce temps le patriarcat se frotte les mains et les masculinistes bouffent du pop-corn !* »

On est pourtant moins pessimiste qu'elle. Parce qu'on a vu, de l'intérieur, comment les médias, y compris « l'Obs », ont évolué dans la couverture de ces questions. En mai 2011, la France se réveille, abasourdie, avec les flashes info annonçant que Dominique Strauss-Kahn est soupçonné du viol de Nafissatou Diallo. Les langues se délient. Tristane Banon raconte avoir été, elle aussi, agressée par l'homme politique, porte plainte. Sa parole est mise en doute, on la dit instable, faible, peu crédible. Bref, c'est une « mauvaise victime ». « L'Obs » consacre alors sa une à « *la France des machos* » et s'interroge sur cette fameuse « séduction à la française ». Le journal est raillé par Natacha Polony, qui lui reproche de ne rien comprendre à la « *galanterie française* ». On parie qu'à l'époque la « tribune des 100 » serait alors passée comme une ➤





► lettre à la poste, sans doute applaudie comme un salubre réflexe de défense de l'identité nationale !

Six ans ont passé. L'affaire Baupin – le député Vert a été accusé par 8 femmes d'agression sexuelle – a libéré d'autres paroles. Pour le meilleur ou pour le pire, l'exigence de la transparence a gagné la sphère privée. Les hommes politiques doivent désormais être comptables de leur vie intime, et tout cela bouscule nos pratiques médiatiques. Les affaires Hulot et Darmanin l'ont montré. Que dire, quand dire, comment ? Une seule certitude : le mot « féministe » n'est plus un gros mot comme du temps des Chiennes de garde. Il est même devenu un slogan depuis le buzz mondial du texte de la grande écrivaine nigériane Chimamanda Ngozie Adichie « Nous sommes des féministes », repris par Beyoncé et par des petits malins dans la mode. Le héros de « Star Wars » est une héroïne *badass* qui explose tous les garçons au sabre laser et la Rébellion est dirigée par des femmes, la princesse Leia devenue générale en chef. Les héroïnes Disney aussi, de Rebelle à Vaiana, ont bien changé depuis l'époque de Blanche-Neige et la Belle au bois dormant qui attendaient, endormies, le baiser du prince charmant (lequel suscite aujourd'hui des débats passionnés sur le consentement). En France, les librairies ont désormais leur rayon « féminisme ». Virginie Despentes est devenue une superstar, et son « King Kong Théorie », publié en 2006, la bible des

▲ Manifestation contre la violence faite aux femmes, à Bruxelles, en novembre dernier, après le meurtre d'une étudiante.

féministes qu'on lit et relit : une sorte de « Deuxième Sexe », version trash. « *On se fait engueuler parce que les hommes ont peur. Comme si on y était pour quelque chose. C'est tout de même épatant, et pour le moins moderne, un dominant qui vient chialer que le dominé n'y met pas assez du sien* », écrit-elle. Etonnées, des historiennes et spécialistes du féminisme comme Geneviève Fraisse, Michelle Perrot ou Christiane Bard, jadis bien peu considérées, sont désormais sollicitées par tous les médias. « *L'égalité des sexes, le consentement, je m'interroge dessus depuis le début de ma carrière. Mais c'était un sujet discrédité, pas noble* », raconte la philosophe Geneviève Fraisse, qui s'amuse de voir tous ses ouvrages réédités.

### ON TWEETE, ON FACEBOOKE

La raison de ce tournant ? Avec les réseaux sociaux, la parole a été kidnappée par la base. Et non plus par les « sachants ». C'est sur les réseaux sociaux que part, comme un brasier, #MeToo. Le nombre fait la force, rassure celles qui parlent : elles ne sont pas seules. Même itinéraire pour le débat sur les violences obstétricales, relayées ensuite par les médias, qui montre à quel point le slogan des années 1970 « Mon corps m'appartient » reste actuel. Ou pour la fronde contre la une des « Inrocks » consacrée à Bertrand Cantat, les débats sur le traitement dans les médias des violences conjugales, la polémique autour de la célébra-

tion de Polanski à la Cinémathèque... Bien sûr, on peut aussi s'inquiéter que Twitter devienne un immense tribunal. « *Des dérives, des excès, oui, il y en aura, estime Michelle Perrot. On est sur une ligne de crête.* » En attendant, l'historienne se réjouit de voir l'éclosion de tous ces petits groupes, fédérés par les réseaux sociaux. Comme ces collectifs féministes et antiracistes qui incarnent une notion hier encore réservée au jargon des universités américaines : « l'intersectionnalité » (la convergence des luttes féministes et antiracistes, voir *lexique*).

Françoise Vergès, militante féministe et politologue, se souvient bien des années 1970, où elle militait dans de multiples cercles : « *J'étais déjà intersectionnelle, venant d'Algérie et de La Réunion, tout en étant féministe ! J'allais aux meetings du MLF, mais aussi aux réunions antiracistes, mais ces combats à l'époque ne se mélangaient pas, je menais ces luttes de façon parallèle. C'était compliqué pour les filles du MLF d'admettre que oui, la réalité d'une femme blanche n'était pas la même que celle d'une femme noire.* » Aujourd'hui, l'universalité à la française, ce totem (et tabou ?) est bousculé de toute part. En témoigne la controverse autour de la nomination de Rokhaya Diallo, militante qui a fait ses armes à Mix-Cité, une association féministe, avant de découvrir l'antiracisme, nommée au CNNum (Conseil national du Numérique), puis éjectée... Provoquant une démission collective de la présidente et des autres membres. Un épisode amplement commenté dans la presse internationale. « *Je suis femme, je suis noire, et j'ai une visibilité médiatique. Donc oui, je dérange, dit-elle. L'intersectionnalité, c'est pourtant très banal aux Etats-Unis. Le féminisme et l'antiracisme vont de pair là-bas depuis Angela Davis et le Black Power. Regardez aujourd'hui Black Lives Matter, ce sont des filles qui ont porté le mouvement !* »

Dans la nouvelle galaxie féministe, on se moque des institutions, on n'attend pas la bénédiction des ministères, on tweete, on facebooke, on organise des actions chocs, on écrit, on filme, on ouvre sa gueule... Bref, on existe. Et tant mieux s'il y a des dissensions, qu'on s'écharpe sur le voile, sur la prostitution, sur la non-mixité, ça prouve que le mouvement est plus vivant que jamais. « *C'est bien en cela que #Metoo a été reconnu comme un événement historique par toutes les associations féministes : parce qu'il est un mouvement collectif, spontané, intergénérationnel où toutes les*

## LEXIQUE

Féminisme essentialiste ou différentialiste

Les essentialistes proclament le droit à la différence entre les sexes. Elles valorisent ainsi une « nature féminine » et des spécificités propres aux femmes, qui sont définies comme les antithèses des hommes.

Figure tutélaire : Antoinette Fouque

Féminisme universaliste  
Pour les universalistes, la différence biologique ne peut expliquer les différences de comportement. Elles récusent donc l'existence d'une « essentialité » des femmes et réfutent les stéréotypes genrés. L'identité féminine est, selon elles, une construction culturelle qui découle de pratiques sociales.  
Figure tutélaire : Simone de Beauvoir

Féminisme queer ou pro-sexe  
Pour lutter contre la domination masculine, les pro-sexe veulent se saisir des pratiques dites « masculines » pour mieux les détourner. Elles

cherchent à dépasser les normes de genre et combattre les oppressions des gays et des lesbiennes. La sexualité et le corps sont un outil de pouvoir (*empowerment*).  
Figure tutélaire : Virginie Despentes

Féminisme intersectionnel  
Dans ce courant né aux Etats-Unis, la question de l'égalité dépasse la seule question des sexes et vise à intégrer une réflexion plus inclusive qui passe par une convergence des luttes contre toutes les discriminations et les oppressions de sexe, de race, de genre, etc.  
Figure tutélaire : Kimberlé Crenshaw

classes, des stars du cinéma à l'ouvrière prolo, sont présentes et se sont reconnues », explique Fatima Benomar, porte-parole des Effrontés-es. En 2006, toujours dans « King Kong Théorie », Virginie Despente écrivait : « *Etonnant et salement révélateur la révolution féministe des 70's n'a donné lieu à aucune réorganisation concernant la garde des enfants. [...] Politiquement autant qu'économiquement, nous n'avons pas occupé l'espace public, nous ne nous le sommes pas approprié. [...] Le collectif est resté un mode masculin. Nous manquons d'assurance quant à notre légitimité [...]. Comme si d'autres allaient s'occuper correctement de nos problèmes, et comme si nos préoccupations spécifiques n'étaient pas si importantes. Nous avons tort. Etrangères : on est des sous-titrées.* » Et si avec #Metoo, les femmes avaient cessé d'être « sous-titrées » ? ■

Un dossier à retrouver sur **franceinfo**

Jeudi 22 février dans le 9h/12h de Marie Bernardeau

avec  
**L'OBS**

**franceinfo:**



# Mission : défendre les droits des femmes

*“L’Obs” a rencontré Yvette Roudy, qui fut la première ministre des Droits de la Femme, et Marlène Schiappa, qui occupe ce poste aujourd’hui. Regards croisés*

Propos recueillis par  
**DOAN BUI** et  
**MARIE VATON**

C'est un passage obligé lorsque l'on hérite de ce portefeuille : aller rendre visite à celle qui, la première, inaugura le ministère des Droits de la Femme de 1981 à 1986, sous François Mitterrand. Marlène Schiappa, comme Najat Vallaud-Belkacem ou Laurence Rossignol avant elle, est allée recueillir la bénédiction de la femme politique et féministe Yvette Roudy, qui signa, en 1971, le « Manifeste des 343 ». Quelles sont les points d'accord et les divergences chez celles que séparent cinquante-trois ans et sept mandats présidentiels ?

## #METOO

**Yvette Roudy** – C'est selon moi un événement fondamental du XXI<sup>e</sup> siècle et une étape historique du féminisme qui me rappelle l'époque du « Manifeste des 343 ». La question des droits des femmes est politique, et #Meetoo, qui dénonce les rapports de pouvoir abusifs, est une question politique aussi. Ce mouvement fait trembler le patriarcat. C'était mûr pour cela, mais maintenant les lois doivent suivre.

**Marlène Schiappa** – Aujourd'hui, on commence tout juste à écouter les femmes alors que cela fait des générations qu'elles tentent de parler. Je me souviens de mon arrière-grand-mère qui, à 90 ans, nous a raconté qu'elle avait été témoin d'un viol. Elle nous a aussi laissé un texte où elle décrivait tout ce qu'elle avait vécu en tant que femme. Ce qui est frappant, c'est de voir combien cette expérience de l'agression sexuelle est banale. Un jour, je dînais avec une dizaine d'amies, et on s'est rendu compte qu'on avait chacune une histoire à raconter.

## LA “TRIBUNE DES 100”

**Yvette Roudy** – Cette fois-ci, la riposte est venue d'un groupe de femmes – pas d'un groupe de fémi-



nistes, je le précise – dont Catherine Deneuve, ce qui est dommage symboliquement. Catherine Deneuve a signé le « Manifeste des 343 », en janvier 1971, et toutes les signataires risquaient gros. Ce fut une étape historique qui a eu beaucoup d'impact sur le mouvement féministe, comme le mouvement #Meetoo en aura très certainement. Les points de résistance sont normaux : il y en a toujours eu. Cela prend tellement de temps de se libérer des conditionnements culturels. Des femmes du côté de la domination masculine, il y en a toujours eu.

**Marlène Schiappa** – Il y a des choses intéressantes dans cette tribune, notamment quand les signataires soulignent qu'une femme n'a pas forcément envie

TA MAIN  
SUR MON CUL  
MA MAIN  
DANS TA GUEULE

27 janvier 2018,  
marche #Metoo  
contre les violences  
sexistes, à Paris.  
Des slogans  
clairs et forts.

d'être assignée au rôle de victime. C'est ce qu'écrivait déjà Virginie Despentes. En revanche, défendre la liberté d'importuner des frotteurs... Dire qu'on mélange tout est faux puisque le droit distingue le harcèlement d'une agression sexuelle. Mais, c'est vrai, je revendique et j'assume ce terme de « culture du viol » sur lequel je suis une des premières à avoir écrit. Pour moi, il y a un continuum entre le harcèlement et une agression sexuelle : on est dans une société où 8 femmes sur 10 ont peur de sortir le soir, où les filles grandissent avec ce sentiment qu'elles doivent faire attention à protéger leur corps. Et où, en revanche, seulement 1% des violeurs sont condamnés.

### LA "GALANTERIE À LA FRANÇAISE"

**Yvette Roudy** – Je ne sais pas s'il existe une galanterie française et, à vrai dire, ça ne m'intéresse pas. Ce que je veux, c'est que les hommes arrêtent de se frotter contre les femmes dans le métro, entre autres, et qu'ils cessent de se sentir naturellement supérieurs. Après, qu'il y ait des femmes ou des hommes qui se servent de cette notion contre le mouvement actuel, c'est dommage. Mais des excès, il y en aura certainement des deux côtés. L'essentiel, c'est que les femmes prennent la parole, haut et fort.

**Marlène Schiappa** – Je n'ai rien contre la galanterie et je n'ai absolument pas l'intention de faire une loi là-dessus, donc, je ne comprends pas qu'on mélange galanterie et harcèlement. C'est comme cette *fake news* sur cette loi suédoise, évoquée par la tribune, qui instaurerait qu'on doive signer son consentement avant tout rapport sexuel. Je travaille avec la ministre suédoise, et je vous assure que ça l'a beaucoup fait rire. Personne n'est en guerre contre les hommes. Bien entendu que tous les hommes ne sont pas des porcs !

### FÉMINISME ET SOCIALISME

**Yvette Roudy** – Je crois que, fondamentalement, le féminisme appartient à la gauche car c'est un mouvement progressiste. C'est le communisme, avec Marx et Bebel, qui avait initié l'idée du féminisme politique. Mais, en France, il y a eu Proudhon, chantre de l'émancipation sociale, effroyablement conservateur sur la question des femmes. De cette misogynie, on en retrouve des traces au sein même du mouvement du socialisme, qui compte des adversaires viscéraux du féminisme. L'héritage de Proudhon, je le vois encore aujourd'hui !

**Marlène Schiappa** – Le féminisme, c'est un sujet qui transcende les clivages gauche-droite. Sur le congé de paternité, par exemple, ce sont des députées qui portent le sujet, et de tous les bords. Je tiens à noter qu'on a rarement porté aussi haut la parole des femmes lors d'une mandature. En témoigne le discours très fort d'Emmanuel Macron le 25 novembre et la minute de silence en hommage aux 123 femmes mortes de violences conjugales. Ainsi que les projets de loi en cours sur les violences et le harcèlement sexuels.

### LES RÉSEAUX SOCIAUX

**Marlène Schiappa** – Ce sont des outils formidables. Ils ont permis de zapper les intermédiaires et de permettre aux femmes de s'exprimer sans filtre. Je l'ai moi-même expérimenté quand j'étais pigiste. Je voulais écrire sur la culture du viol, mais on me refusait le sujet, pas assez *feelgood*, me disait-on. J'ai donc écrit une tribune dans un blog du « Huffington Post », partagée je ne sais combien de milliers de fois. Ils n'en revenaient pas !

**Yvette Roudy** – Twitter ? Oh, moi, à mon âge, tous ces trucs, je n'y suis pas du tout. Vous croyez que je devrais m'y mettre ? ■



#### BIO EXPRESS

**Yvette Roudy**, née en 1929 à Bordeaux dans un milieu ouvrier, rentre dès 16 ans dans la vie active. Ses convictions féministes la poussent en politique, aux côtés de François Mitterrand. Elle devient, en 1981, la première ministre des Droits de la Femme. Signataire du « Manifeste des 343 », elle est à l'origine de deux célèbres lois : la loi Roudy sur le remboursement de l'IVG du 31 décembre 1982 et la loi Roudy pour la parité du 13 juillet 1983.



#### BIO EXPRESS

**Marlène Schiappa**, née en 1982 à Paris dans un milieu de la classe moyenne, se tourne vers le journalisme et la publicité après des études de lettres modernes. Elle lance en 2008 son blog *Maman travaille*. Elle devient adjointe au maire du Mans en charge de l'égalité en 2014. Secrétaire d'Etat chargée de l'égalité entre les femmes et les hommes, elle défendra cette année son projet de loi contre les violences sexistes et sexuelles, qui prévoit l'allongement du délai de prescription dans les affaires de viol.

# “Le combat des femmes est une quête de liberté”



*L'historienne Michelle Perrot revient sur les luttes des femmes pour s'appropriier leur corps et leur voix*

**Propos recueillis par DOAN BUI et CHARLOTTE CIESLINSKI**

▲ Dans les années 1920, une autre figure de la femme émerge : port du pantalon, cheveux courts, cigarette aux lèvres, et mœurs plus libérées.

## **#Metoo, c'est une révolution?**

Je n'aime pas en l'occurrence utiliser le terme « révolution » : c'est une façon finalement assez masculine de voir l'histoire. Les femmes dans l'histoire ont d'ailleurs toujours utilisé les interstices, les moments de faiblesse du pouvoir pour faire avancer leurs luttes. C'est vrai pour la Révolution française, 1848, la Commune, Mai-68. Ce qui m'intéresse, c'est de comprendre les changements des rapports de sexe à travers le temps. L'affaire Weinstein n'est pas un événement isolé. Il se situe dans l'histoire, dans une continuité avec les batailles des années 1970, pour le droit à l'IVG, la loi Veil, la loi Neuwirth, la diffusion de la contraception, la loi sur le viol (1980). Il y avait une liberté à conquérir pour le corps des femmes : pouvoir aimer, sans être assignée à faire un enfant. La loi sur l'IVG c'est un habeas corpus des femmes, comme le dit si justement la philosophe Geneviève Fraisse. Aujourd'hui, les femmes, via #Metoo, parlent de leurs corps, aussi.

## **Vous êtes très critique de la tribune sur le droit d'importuner.**

Oui, ce qui me frappe, c'est le manque de solidarité des signataires, qui sont les héritières de ces combats ! Par contre, je partage leur désir de défendre les libertés (sexuelle, culturelle). Le combat des femmes est une quête de liberté, non de contrôle et d'oppression. Mais dans le respect d'une autonomie bafouée par le harcèlement.

## **Vous avez beaucoup écrit sur le silence des femmes dans l'histoire.**

Je me souviens du premier cours donné par notre équipe à Paris-VII Jussieu à l'automne 1973. Le titre était « Les femmes ont-elles une histoire ? » Nous n'en étions pas si sûres. Travailler sur l'histoire des femmes est compliqué car elles sont moins présentes dans les archives, dans les sources produites majoritairement par le pouvoir masculin. Mais quand on cherche, on trouve ces traces qu'ont laissées les femmes. On a ainsi découvert que sur les parois des grottes préhisto-

riques, il y avait beaucoup d'empreintes de mains de femmes, marques de leur présence active.

**De Beauvoir à #Metoo, la parole des femmes fait toujours scandale.**

Il reste l'idée qu'« une femme qui parle en public se déshonore ». La République, depuis la Révolution française, s'est construite sur la division sexuelle des rôles et des espaces. Le public pour les hommes, le privé pour les femmes. Ce qui ne veut pas dire qu'on méprisait les femmes. La Révolution française est extrêmement respectueuse des femmes, des citoyennes, mais si elles sont épouses et mères. Le ménage, mais pas la place publique. En 1789, organisant le droit de vote, Sieyès propose qu'il y ait deux catégories de citoyens, les actifs et les passifs. Parmi les passifs, les mineurs, les fous, les étrangers, les trop pauvres et puis toutes les femmes, auxquelles on assure « la protection de leur personne et de leurs biens ».

**Alors, les femmes n'ont rien gagné avec la Révolution française...**

Ce n'est pas si simple ! La Révolution française a créé l'égalité devant l'héritage. Elle a fait du mariage un contrat civil dissoluble par le divorce, droit amoindri par Napoléon et supprimé par la Restauration. Sous l'Ancien Régime, la séparation entre public et privé était moins tranchée. Les femmes de l'aristocratie jouissaient de plus de libertés que les bourgeoises du XIX<sup>e</sup> siècle, même si elles étaient des monnaies d'échange dans les alliances matrimoniales. Les femmes de l'élite, parisienne surtout, dirigeaient en « maîtresses de maison » la conversation des salons où elles parlaient peu. Le XIX<sup>e</sup> siècle a complètement réorganisé les rapports de sexe, au nom de la rationalité politique.

**Rousseau voulait déjà cantonner la femme à l'espace privé, l'excluant de fait du « Contrat social ».**

Et en même temps, il la magnifie comme dans « la Nouvelle Héloïse ». Il idéalise la femme qui allaite, qui maternelle. Beaucoup de femmes, en France, seront séduites par ce modèle rousseauiste. Finalement, elles consentent à cette répartition des rôles qui fonde leur influence. Le politique pour les hommes. Le privé pour les femmes.

**Que pensez-vous de cette « singularité française » défendue par l'historienne Mona Ozouf ? Cette idée qu'il y aurait une exception française, fondée sur la galanterie et la séduction, avec une coexistence plus harmonieuse des sexes ?**

Chaque nation en fonction de son histoire, de sa culture, de la religion, construit des rapports de sexe différents. L'analyse de Mona Ozouf est parfaitement légitime. Je pense cependant que ce modèle demande à être déconstruit car il dissimule bien des inégalités, rendues plus difficiles à détecter par sa séduction même.

**Cette « singularité », c'est ce qui explique que les Françaises aient obtenu le droit de vote tellement plus tard que les Anglaises, les Américaines...**

C'est aussi dû à notre culture catholique. Le protestantisme est plus égalitaire : à partir de la Réforme, les protestants disent que « les femmes doivent lire la Bible



**BIO EXPRESS**

Née en 1928, Michelle Perrot, historienne, est une des pionnières de l'histoire des femmes et du genre. Elle est l'auteure, notamment, des « Femmes ou les silences de l'histoire ». Elle a codirigé avec Georges Duby, les 5 volumes de l'« Histoire des femmes en Occident ».

comme un homme ». Dans l'Église catholique, les hommes et les femmes ne lisent pas la Bible, ils écoutent la parole du prêtre. Dans les pays protestants, les pays nordiques ou l'Allemagne, l'alphabétisation des filles a été beaucoup plus importante. Et même en France, l'Alsace protestante était plus alphabétisée que le reste du pays.

**Le combat féministe a connu en effet de nombreux reculs au XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'abolition du divorce, le Code Napoléon...**

« L'infâme Code civil », comme disait George Sand ! Juridique, le XIX<sup>e</sup> siècle est aussi très biologique, marqué par un fort développement des sciences naturelles et de la médecine qui ancrent la différence des sexes dans l'inégalité des corps. La femme est une « éternelle malade » (Michelet). Charcot analyse l'hystérie féminine, liée à l'utérus. Les « maladies de femmes » deviennent une spécialité qui s'affiche sur de nombreuses plaques de médecins. Dans mon enfance, elles m'intriguaient et m'angoissaient.

**Lors de la Première Guerre mondiale, les hommes sont au front et les femmes travaillent. En Angleterre, elles seront « récompensées » par l'obtention du droit de vote. Pas les Françaises.**

Les femmes profitent des brèches de l'Histoire pour dire « Et nous ? » ! Pendant la Première Guerre, elles goûtent à l'indépendance, travaillent, Mais après la guerre, retour à l'ordre, à la famille, aux enfants qu'il faudrait faire pour repeupler la France. Des femmes comme Louise Weiss, journaliste, vont s'insurger et tenter de faire avancer le combat du droit de vote. Plusieurs propositions de lois pour accorder le droit de vote aux femmes sont ratifiées par la Chambre des députés, mais refusées par le Sénat. Les féministes envoient aux sénateurs des chaussettes où elles écrivent : « Même si vous nous donnez le droit de vote, vos chaussettes seront raccommodées. » Elles s'enchaînent aux grilles du Sénat. Une autre figure de la femme émerge. La garçonne, jupe et cheveux courts, la cigarette aux lèvres, aux mœurs plus libérées. En 1924, les filles et les garçons passent enfin le même baccalauréat qui permet l'accès à l'université. Simone de Beauvoir appartient à cette première génération d'étudiantes ; elle a obtenu le bac en 1925, puis son agrégation de philosophie. A la veille de la guerre, les filles forment près du tiers des effectifs, et près de la moitié au début des années 1970. Changement sociologique majeur. Désormais nombreuses à la fac, elles animent les grands combats de l'époque.

**Mai-68 a-t-il été un mouvement féministe ?**

Non. Il fallait d'abord faire la révolution, et on s'occuperait ensuite des femmes, nous disait-on. Libérer le désir, oui, d'accord ! Mais lequel ? En 1968, les femmes restent largement subordonnées. Mais elles profitent de la brèche pour s'y engouffrer. La naissance symbolique du mouvement – le geste fondateur –, c'est en août 1970, le dépôt d'une gerbe à l'Arc de Triomphe en hommage à la femme du Soldat inconnu : la plus inconnue des femmes ! ■